

Catherine Heymann, une hispaniste en Amazonie

DIANA BURGOS-VIGNA

CAROLINE LEPAGE

PHILIPPE RABATÉ

*UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE -
UR ÉTUDES ROMANES / CRIIA
diana.burgosvigna@parisnanterre.fr
c.lepage@parisnanterre.fr
philippe.rabate@parisnanterre.fr*

1. Les recherches qui accompagnent et jalonnent une trajectoire universitaire révèlent bien souvent, qu'on en ait ou non conscience, la constance d'interrogations et l'obsession pour certains thèmes. En l'occurrence, un simple coup d'œil à la bibliographie de Catherine Heymann suffit à nous convaincre de l'étendue du territoire qu'y occupe la nature. Elle y fleurit sous maintes formes et se déploie dans divers espaces, pour louer ses pouvoirs et ses vertus, évoquer des femmes et des hommes qui l'ont "découverte", "apprivoisée", souvent détruite. C'est la nature du Nouveau Monde qui attire en premier lieu Catherine Heymann et fait d'elle une grande spécialiste de l'Amérique du Sud. La faune et la flore américaines constituent dans sa démarche des objets d'étude récurrents, et sa curiosité autant que son amour pour l'Amazonie transparaissent à chaque pas et page sous sa plume. Fascinante, inquiétante ou bienfaisante, la *selva* qu'elle nous révèle évoque, en effet, les liens unissant les humains à la nature. L'imaginaire et le sacré y occupent une large place dans une recherche de symbiose dont l'arbre semble à la fois la plus centrale et la plus belle métaphore. Catherine nous raconte les histoires et la mémoire de ces arbres du Nouveau Monde pour nous parler d'une autre Histoire et d'autres mémoires, celles des hommes qui ont peuplé ces espaces "vierges", désireux d'implanter la "Civilisation" là où, pour eux, il n'y avait que "Nature". Il était par conséquent « naturel » de mettre la *selva*, les forêts, les jardins et autres paysages au cœur de ce dossier *Crisol* réalisé en hommage à Catherine Heymann.

2. Dans les recherches de Catherine, la nature est observée sous divers états, du plus “sauvage” au plus ou moins “maîtrisé”, et ce, par l’intermédiaire d’approches disciplinaires également diverses. Elle a ainsi recours aux méthodes de l’histoire, se passionne pour les arts et puise largement dans les représentations iconographiques, sans délaisser ses premières amours : la littérature. Cette belle ouverture intellectuelle est le fruit d’une trajectoire académique et professionnelle riche qui en fait une hispaniste de haut vol ; trajectoire dont nous souhaitons retracer les grandes lignes ici.
3. Évoquer le parcours de Catherine Heymann, ne serait-ce que brièvement, représente un véritable défi tant l’enseignement, la recherche et les fonctions administratives s’entremêlent. Notre collègue et amie n’a négligé aucune de ces dimensions, a su les assumer et cultiver dans un équilibre harmonieux, toujours soucieuse de transmettre son savoir et d’accompagner ses collègues, à travers des petits et des grands conseils, à travers des petits et des grands gestes. Il y a là une vraie et sensible passeuse et transmettrice, au sens le plus noble de ces termes. C’est de ce profil complet, rigoureux et d’une grande honnêteté humaine et intellectuelle, que nous aimerions dresser un bref portrait dont Catherine nous pardonnera, espérons-nous, certaines approximations, imprécisions... et subjectivités, assumées.
4. Tout commence à Nanterre dans la seconde moitié des années 1970, où Catherine suit les cours de grands professeurs qui, sur l’Espagne comme sur l’Amérique latine, l’auront profondément marquée : Andrée Bachoud, Madeleine Pardo, Jean Coste, Charles Minguet, François Delprat. Elle décroche le CAPES externe d’espagnol en 1981 et devient professeure dans le secondaire, dans l’académie d’Amiens (jusqu’en 1990), avant de prendre en charge des classes préparatoires à Massy et à Antony (jusqu’en 1993). Avec son esprit curieux et énergique, Catherine Heymann ne néglige pas pour autant la recherche, qu’elle parvient à concilier avec ses lourdes charges d’enseignement. Elle soutient ainsi le 30 novembre 1983 une thèse de Troisième cycle intitulée « La violence dans l’œuvre de Mario Vargas Llosa », sous la direction du Professeur Charles Minguet à l’Université que l’on appelait alors Paris X-Nanterre. Un point de départ et un point d’arrivée. Elle s’inscrit alors en thèse d’État dont le sujet porte sur les rapports entre littérature et histoire en Amérique latine. Puis elle complète sa formation académique en passant l’Agrégation externe d’espagnol, qu’elle obtient en 1988.

5. Catherine obtient un poste de maître de conférences à l'Université d'Angers en 1993. Collègue dynamique, joviale et espiègle, elle intègre une jeune équipe d'enseignants-chercheurs – aux côtés d'Erich Fisbach, Néstor Ponce, Raúl Caplán et Jean-Claude Rabaté – avec lesquels elle tisse des liens d'amitié indéfectibles. Elle assure la fonction de directrice-adjointe du département (1996-2000). Enseignante et chercheuse chevronnée, Catherine prépare et défend son Habilitation à diriger les recherches, en 2004, avec une fidélité sans faille au Pérou. Avec le soutien de Bernard Lavallé, son garant, elle présente un dossier intitulé « La Selva : un chapitre oublié des lettres péruviennes », qui révèle, une fois de plus, la centralité de ce thème dans son œuvre scientifique.
6. Catherine est ensuite élue Professeure des universités dès 2005 à l'Université de Toulouse-Le Mirail, où elle assume, à partir de 2007, la direction de l'un des plus grands départements d'études hispaniques et hispano-américaines de France. Ses qualités humaines et professionnelles sont unanimement reconnues par ses collègues ainsi que sa capacité d'écoute et de dialogue alors que l'université française connaît de grandes mobilisations au moment de l'application de la loi LRU. Enfin, dans un beau mouvement circulaire qui témoigne encore de la fidélité de Catherine à ses premières amours, une mutation lui permet de rejoindre l'Université de Nanterre, devenue entre-temps l'université Paris-Ouest Nanterre la Défense où elle occupe la chaire de civilisation hispano-américaine à partir de 2013. Toujours très impliquée dans les tâches collectives, elle y co-dirige le master MEEF, avec Philippe Rabaté, entre 2013 et 2015, puis le département d'études hispaniques, avec Lina Iglesias de 2017 à 2018, tout en dispensant de nombreux cours de concours (Agrégation interne et externe, CAPES) et en dirigeant le CRIIA – Centre de Recherches Ibériques et Ibéro-américaines – avec Mercè Pujol Berché en parallèle de l'animation du GRECUN (alors GRoupe École Culture Nation), équipe de recherche sur le monde ibéro-américain créé en 2001 par Thomas Gomez. Engagement, collégialité et insatiable curiosité intellectuelle, tels sont les trois piliers sur lesquels se construit la carrière de notre collègue.
7. Ce dossier de *Crisol* souhaite donc lui rendre hommage en mettant en lumière la nature qu'elle a tant explorée, depuis le texte et depuis la réalité. Si elle demeure tout au long de son parcours le terrain central de ses recherches, la *selva*, et plus largement l'Amazonie, « cette terre de tous les possibles » (Heymann, 2013) s'impose aussi comme le moyen de prolonger

la réflexion à travers les sentiers des autres forêts du monde. La forêt devient ainsi un objet d'études privilégié qui permet à l'ibéro-américaniste qu'elle est de créer des ponts entre l'Ancien et le Nouveau Monde ou, tout simplement, de les révéler à notre regard et à notre réflexion. Cette richesse scientifique de la forêt se trouve, par exemple, problématisée dans ces lignes de présentation d'une journée d'études qu'elle organise à Toulouse en 2013, sur la forêt-frontière : « *qu'elle marque la limite entre monde "civilisé" et monde "sauvage", entre société agricole et société nomade, qu'elle soit zone-tampon séparant des groupes humains, confins militaires ou espace de guerre dont les enjeux territoriaux sont souvent liés à la présence de ressources naturelles, la forêt a accompagné l'histoire des collectivités humaines. Elle a aussi occupé une place privilégiée dans les imaginaires. Dense, "vierge", sauvage, elle semble s'opposer au monde urbain, "civilisé" et attiser toutes les peurs. Mais, lieu ambivalent par excellence, elle est aussi nourricière, salvatrice, peuplée de créatures, bienfaitantes ou malfaisantes, source d'enchantement, refuge, lieu sacré et d'initiation.* » Ainsi observée, la forêt devient l'espace par le biais duquel s'écrit et se lit le récit du monde, au-delà même de l'Europe et des Amériques.

8. Les forêts ont aussi été des espaces de rencontres privilégiés pour mener des dialogues riches et interdisciplinaires. À titre d'illustration, le dossier consacré à « forêts et société dans la longue durée » en 2013 par les *Cahiers de Framespa* et auquel elle participe avec un article sur « les variations amazoniennes dans l'œuvre de Mario Vargas Llosa » aux côtés d'historiens, de géographes ou encore de chercheurs en agroécologie. Ces croisements disciplinaires marquent les travaux de Catherine Heymann, qu'ils se produisent dans le cadre des publications ou au sein des colloques et séminaires. Nombreux sont, en effet, les dialogues qu'elle organise entre civilisationnistes, historiens de l'art, anthropologues, linguistes et littéraires, mais aussi acteurs de la société civile comme des artistes peintres ou encore des dirigeants indigènes qu'elle invite régulièrement aux séminaires du GRE-CUN. À ce groupe qu'elle anime à partir de 2014, elle imprime sa marque. La transformation du E de l'acronyme qui ne renvoie plus à « École », mais à « État », en est un signe révélateur, ouvrant la voie à des réflexions plus larges sur les sociétés et cultures de l'Amérique latine, et par conséquent à des dialogues interdisciplinaires et transversaux.
9. Guère surprenant, en somme, que ce dossier sur « selvas, forêts et jardins dans les mondes hispaniques » reflète une telle richesse et cette inter-

disciplinarité en réunissant des contributions issues d'approches scientifiques diverses. Unis par un intérêt commun pour les liens entre nature et sociétés, mais surtout par leur reconnaissance et leur attachement à Catherine Heymann et le respect de son travail, les autrices et auteurs construisent un numéro articulé autour de trois axes : la nature dans les Arts visuels, la nature comme enjeu social, politique et identitaire dans le monde hispanique et enfin, les représentations littéraires des éléments naturels.

10. Mais avant cela, en guise de préambule, une analyse linguistique des mots au cœur de cet hommage, par Alexandra Oddo et Bernard Darbord, suivie de quatre textes inédits par Laurence Breysse-Chanet, Silvia Contarini, Nathalie Lalisse-Delcourt et Modesta Suarez, autrices ou traductrices qui rendent hommage, chacune à sa façon, aux forêts et à ses arbres, ou tout simplement à Catherine Heymann.
11. La première partie du dossier réunit des textes sur la nature au sein des arts visuels espagnols et latino-américains
12. Dans sa contribution sur le cycle de bandes dessinées *Amazonie* (2016-2020) de Rodolphe, Léo et Marchal, Estelle Emilien nous propose de suivre les pas de l'héroïne Kathy Austin dans l'après seconde-guerre mondiale. La représentation des espaces amazoniens est dominée par des stéréotypes qui caractérisent espaces et populations (notamment les Yanomani, présentés en 1949 dans un léger anachronisme puisque cette population n'était pas encore connue) et font de l'Amazonie le théâtre idéal pour les enquêtes de la jeune femme. Il y a là, aussi, un endroit propice à de nouvelles rencontres comme le personnage de Jo au physique et aux dispositions hors normes. Et c'est enfin un espace où continue à vivre le mythe de l'Eldorado, réécrit avec bonheur à partir d'une intrigue où les nazis viennent remplacer les conquistadors épris d'or, victimes des mêmes mirages et déconvenues face au trésor à jamais caché de l'Amazonie. Pour sa part, Thibaut Cadiou, dans une étude intitulée « Représentations de cultures en mouvement : la peinture amazonienne contemporaine. Migrations et transformations, le cas des shipibo-conibo à Lima », se penche sur les modes d'interaction que développe cette communauté avec la capitale Lima. À la différence d'autres ethnies, les *Shipibo-conibo* se sont servis de leur art, dominé par le motif du *kené*, afin d'occuper l'espace urbain en ne renonçant pas à leur singularité culturelle. Si les bénéfices économiques en

sont évidents, cette volonté constitue aussi le résultat d'une stratégie politique. L'auteur achève son étude par l'analyse d'un tableau du peintre Roldán Pinedo, qui montre les différentes dimensions artistiques, culturelle et spirituelle d'un art vivant et actif.

13. Jean-Pierre Chaumeil nous invite pour sa part, dans sa contribution « Le photographe et le sauvage. Les premiers clichés de Kroehle en Amazonie péruvienne », à suivre le parcours de l'alsacien Jean-Charles Kroehle et de son coéquipier allemand Georg Hübner qui entreprirent un périple complexe et dangereux de Lima à Iquitos entre 1888 et 1891, et l'accompagnèrent d'un reportage photographique qui est une première pour cette région inhospitalière. Forts de l'appui des *caucheros* locaux, parmi lesquels figura Guillermo Frantzen, les deux aventuriers s'attachèrent à photographier les terribles (ou, tout du moins, présentés comme tels) *Cashibo* et *Aushiri*, ethnies qui sont décrites comme des sauvages anthropophages. En réalité, les photographies, qui se veulent des documents prétendument objectifs et source de véracité, sont utilisées comme une manière de justification des crimes et exactions commises par les *caucheros*. L'article de Paola García, « El Lago Atitlán y su representación pictórica », nous plonge dans l'œuvre picturale de l'aquarelliste guatémaltèque Rolando Aguilar à travers une série de cinq de ses œuvres qui représentent le lac et les différents volcans qui le délimitent. Le processus à l'œuvre le plus courant est une personnification de ces volcans, hommes et femmes, vêtus des parures et habits traditionnels des habitants du lac. Loin de se soumettre à des canons visuels qui proviendraient de l'étranger, Rolando Aguilar cultive la dimension guatémaltèque de son œuvre, entre représentations de personnages-volcans pécheurs et musiciens, jouant de l'atecocolli, dans une pensée syncrétique où affleurent la Vierge Marie ou encore Maximón, protecteur ambivalent des populations du lac.
14. Emmanuelle Sinardet, quant à elle, se penche, dans son travail intitulé « Du lieu au territoire : artialisation de la *selva* dans la peinture de Rafael Troya (1845-1920) », sur les représentations de la *selva* dans l'œuvre de ce célèbre peintre équatorien. Par le processus complexe de l'artialisation, le paysage y devient un territoire nourri de nombreux fantasmes qui mêlent exploration (ou « défloration », selon une inflexion patriarcale très nette) de contrées endormies, construction d'un Orient qui va devenir l'un des éléments-clés de l'identité équatorienne, fondée sur le triptyque *Sierra/Oriente/Costa*, et appropriation nationale d'un espace pourtant fort

méconnu. Emmanuelle Sinardet offre ainsi une approche très fine et nuancée d'une œuvre singulière qui, tout en cultivant une vision romantique du paysage, n'en est pas moins traversée par « une forme de volonté scientifique de précision ».

15. Mercé Pujol Berché aborde pour sa part le modernisme de Gaudí dans une contribution qui se penche sur l'importance de la nature dans ses réalisations artistiques. Elle commence par mettre en relation son œuvre avec l'importance du mécénat d'une bourgeoisie en quête de modernité tout en accordant une place importante à ce qui est vernaculaire et autochtone. Après avoir décliné la grande variété des réalisations de cet architecte majeur, Mercé Pujol Berché consacre un dernier pan de son étude à l'importance des jardins dans cette œuvre en considérant plus précisément le Park Güell et les Jardines de Artigas. Elle démontre de la sorte le souci constant de la nature chez Gaudí, qui sait mettre à profit les particularités et irrégularités du paysage, la circulation de l'eau pour créer un décor vivant et naturel.
16. La deuxième partie nous invite à un voyage historique et géographique, à travers les forêts et les paysages d'Amérique latine, de la période précolombienne jusqu'à nos jours.
17. Le premier texte, celui de Miguel Rodríguez, embrasse la plus longue période historique puisqu'il retrace l'histoire de la colline de Chapultepec depuis les temps préhispaniques, quand le mont sacré était la porte d'entrée de Tenochtitlan, jusqu'au XXI^e siècle où le parc est devenu le seul poumon de la métropole de Mexico. Miguel Rodríguez nous montre ainsi, à travers l'histoire du site, comment ce *bosque* condense à lui seul l'évolution de la nation mexicaine. Suivent ensuite des textes qui nous emmènent de la *Conquista* jusqu'au temps présent.
18. Dans son article sur le commerce des épices en Castille entre 1490 et 1590, Louise Bénat nous donne un bel aperçu des enjeux économiques et politiques résultant de l'action des hommes sur la nature du Nouveau Monde. Elle nous montre comment le souhait d'accéder aux épices d'Amérique constitue un moteur puissant dans la conquête du territoire et dans le développement des stratégies commerciales des Espagnols. Dès Christophe Colomb, la nature de ces contrées séduit par les trésors qu'elle recèle, et notamment la cannelle et l'*ají* qui, tout comme d'autres ressources, attisent

les désirs et éveillent les convoitises, accélérant la découverte de ces terres nouvelles.

19. Puis, c'est au tour de Marie Lecouvey de nous emmener en promenade dans le bois de Chapultepec, dans la ville de Mexico. Mais à la différence de Miguel Rodriguez, l'autrice nous invite à nous attarder au XIX^e siècle, près des arbres centenaires qui dessinent des chemins propices aux déambulations et aux rêveries. À l'aide de récits et d'illustrations, Marie Lecouvey nous montre aussi comment ces arbres recèlent des imaginaires construits au fil des siècles et qui relient les Mexicains du XIX^e siècle à leurs ancêtres, les Aztèques, voire à un état naturel primitif. De plus en plus rares dans une ville qui ne cesse de grandir, les arbres finissent par être progressivement intégrés dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans les stratégies d'embellissement et d'assainissement urbains, pour le plus grand bonheur des habitants de Mexico.
20. Les deux textes suivants nous emmènent en Amérique du Sud et nous donnent à voir une forêt souvent absente des imaginaires nationaux, l'Amazonie. C'est d'abord à travers le regard des diplomates que nous découvrons l'Orient péruvien et ses habitants, pris dans les tourmentes d'une période de crises, au début du XX^e siècle. Alvar de la Llosa observe, *via* le dépouillement d'archives diplomatiques, comment le Putumayo est la toile de fond d'un jeu politique complexe entre la France, le Royaume-Uni, les États-Unis, le Vatican et le Pérou où l'un des enjeux reste la question de l'esclavage en Amazonie et le commerce du caoutchouc. La *selva*, cet Eldorado toujours convoité, devient alors le théâtre de révoltes sociales qui révèle les aléas et contradictions des relations internationales et surtout les défaillances de l'État péruvien dans les années 1920. Notre voyage historique en Amazonie se poursuit avec l'article de Morgana Herrera qui nous parle d'un moment bien précis, celui d'une Rencontre littéraire qui se tient à Arequipa en 1965. En nous retraçant la trajectoire passionnante de deux écrivains amazoniens, Francisco Izquierdo Ríos et Arturo D. Hernández, elle nous explique dans quelle mesure cet événement a été le lieu d'une certaine mise en lumière de la littérature amazonienne, longtemps invisibilisée dans le récit littéraire péruvien, à l'image de l'Amazonie, écartée de la construction identitaire nationale. Nous terminons ce voyage historique là où nous l'avions commencé, au Mexique, dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Sous la plume de Dalila Chine Lehmann, nous y retrouvons la nature dans les manuels scolaires, où les évolutions de ses représentations nous

disent beaucoup sur l'histoire récente de ce pays. La nature, sous ses diverses formes, y devient non seulement un levier pour construire un sentiment d'appartenance nationale, mais également le reflet d'un peuple complexe, avec ses richesses et ses fragilités. Au fil des pages de ces manuels, l'autrice nous montre comment les trésors naturels du Mexique sont le terreau d'une éducation non seulement esthétique mais profondément affective.

21. Enfin, la dernière partie déploie devant nous une myriade de regards et de voix littéraires des forêts, jardins et autres éléments naturels, d'hier et d'aujourd'hui, d'Amérique latine et d'Espagne, depuis les langages du roman et de la poésie.
22. Béatrice Ménard nous plonge, avec « “¡Árboles! ¡Árboles! ¡Árboles!” La representación de la *selva* en *Canaima* de Rómulo Gallegos (1935) », dans la forêt guyanaise, au Venezuela, dans une (re)traversée minutieuse du roman de ce célèbre auteur à travers le protagoniste, pour traduire le processus qui mène de la déception, à la fascination et, finalement, à l'inévitable fusion avec le cadre végétal, grâce à l'expérience de la vie commune avec une tribu d'Indiens *Maquiritares* dans la grande savane du Ventuari. À la clé, on entendra, déjà, une dénonciation forte de l'exploitation des ouvriers agricoles dans les entreprises caoutchoutières.
23. Claude Le Bigot, lui aussi, revient, dans « Paysage, histoire et écriture dans le *Chant général* de Pablo Neruda », à l'un des grands et beaux textes de la littérature d'Amérique latine, pour montrer, depuis l'observation du lien entre paysage et parole, comment Neruda construit une encyclopédie mémorielle d'un espace emblématique, nous fait entendre une exaltation de la nature précolombienne et affirme la toute-puissance du dire poétique.
24. Dans son texte « Relecturas de la novela *La serpiente de oro* de Ciro Alegría: el espacio natural entre cohabitación y enfrentamiento », David Barreiro Jiménez s'est tourné vers le Pérou, avec un roman dont la diégèse est installée au cœur de la zone appelée « ceja de la selva », à la limite entre les Andes et la forêt amazonienne. Il s'agit là de proposer une relecture de l'œuvre ; à l'aide des outils de l'écocritique, David Barreiro Jiménez montre comment la représentation de la forêt et du fleuve Marañón porte un discours audible aujourd'hui depuis de nouveaux paramètres et dans un nouveau périmètre. De quoi revigorer des interprétations vitrifiées.

25. Claudine Marion-Andrès et Daniel Lecler regardent quant à eux à la loupe le poème « La naturaleza » (*Ocnos*) de Cernuda, dans « El sueño de lo invisible en “La naturaleza” de Luis Cernuda », pour montrer comment, depuis la construction d’un âge d’or à travers un langage poétique sensible et subtile, le rêve de l’invisible et le regard méditatif d’un poète confèrent une autre matérialité à la nature la plus ténue, inscrite dans une feuille, avec une dimension métaphorique et ontologique infinie.
26. Dans « *Martín Fierro* et Unamuno », Jean-Claude Rabaté jette un pont entre Espagne et Amérique à partir de l’admiration que Miguel de Unamuno manifesta pour le poème de José Hernández et qui incita Luis Maldonado à écrire un romance, « *Las querellas del ciego de Robliza* », où il réfléchit aux dichotomies structurelles (ville/campagne, barbarie/civilisation...) dans une représentation croisée de la Pampa et des campagnes de Salamanque.
27. Nous restons avec les poètes dans « Jardin, forêt, poème : les lieux d’une habitation poétique, dans l’œuvre d’Olvido García Valdés », où Lina Iglesias s’est intéressée à Olvido García Valdés découvrant dans le cheminement entre jardin et forêt, ce lieu dans lequel elle sait définir un nouveau rapport au monde et poser les jalons d’une modernité lyrique.
28. Pour finir, Raúl Caplán a, dans « Humanimalidad : lectura ecocrítica de *Alrededor de la jaula* de Haroldo Conti », suivi les allées du jardin zoologique de Palermo évoquées par Conti, y voyant une vision désenchantée d’une société argentine marquée par des inégalités socio-économiques fortes. Là encore, la perspective éco-critique enrichit singulièrement l’interprétation.
29. C’est donc avec joie et affection que nous offrons ces mélanges à l’esprit vif et itinérant de Catherine. Nous l’invitons ainsi à quelques pérégrinations sylvestres.

Diana Burgos-Vigna, Caroline Lepage et Philippe Rabaté remercient vivement les collègues ayant contribué aux relectures des contributions composant ce volume :

Sandra Gondouin

Nathalie Jammet

Amélie Piel

Olga Lobo

Claire Laguian

Jacques Terrassa

Maud Yvinec

Paul-Henri Giraud

Juan Carlos Baeza Soto

Eva Touboul

Sophie Marty

Bibliographie de Catherine Heymann en lien avec la thématique du dossier

« Regards sur l'Amazonie péruvienne : le cinéma pionnier de Nora de Izcue », in *Caravelle*, n° 118, 2022, p. 143-152.

« Amazonie péruvienne : les documentaires de Nora de Izcue », in *Images et représentations du Pérou en France (1821-1921)*, I. Tauzin-Castellanos, M. Cárdenas Moreno, M. Santa Cruz (dir.), Presses Universitaires Indioocéaniques, 2022.

« El Oriente peruano en la obra de José Santos Chocano : una fábrica de exotismos », in *Representaciones internas y miradas externas del Perú y la América Andina del Virreinato al Novecientos*, I. Tauzin-Castellanos (comp.), Lima, Fondo editorial de la Universidad Nacional de San Marcos / Presses Universitaires de Bordeaux, 2019.

« Amazonie, période coloniale », *Dictionnaire des Amériques*, t. 1, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, sous la direction de M. Bertrand, J. M. Blanquer, A. Coppolani et I. Vagnoux, 2016.

D. BURGOS-VIGNA, C. LEPAGE, P. RABATÉ « Catherine Heymann, une hispaniste en Amazonie »

- entrée « Amazonie (XVI-XIX^e) »

- entrée « Amérique vue par les philosophes XVIII^e »

« L'Amazonie péruvienne contemporaine au miroir de sa littérature : Sélection Loreto 2006 », in *Caravelle*, n° 96, 2011, p. 133-148.

Avec Sylvie Mégevand, « Présentation », in *Caravelle*, n° 110, dossier sur « Bêtes et plantes en Amérique latine. Savoirs, pratiques et représentations (XVI^e-XXI^e siècles) », 2018, p. 7-16.

« Variations amazoniennes dans l'œuvre de Mario Vargas Llosa », in *Cahiers de FRAMESPA*, Toulouse, n° 13, mars 2013.

« Il était une fois une tortue... *El Motelo* de Víctor Morey Peña », in *Pérégrinations d'un intellectuel latino-américain*, Toulouse, Méridiennes, 2011, p. 349-356.

« Les Amazonies : unité et diversité », in *Caravelle*, n° 96, 2011, p. 9-12.

« Sport et construction nationale en Amazonie péruvienne au début du XX^e siècle », Toulouse, in *Caravelle*, n° 89, décembre 2007, p. 35-46.

« Fragments d'Amazonie péruvienne », Paris, in *Les Langues Néo-Latines*, n° 337, juin 2006, p. 123-130.

« *La Jangada*, una novela amazónica de Jules Verne », in *Umbral*, n° 17, Lima, Antares, Artes y Letras, junio 2006, p. 16-22

« Misionero en la Selva baja. Memorias de A. Villarejo », Lima, in *Boletín de la Sociedad de Geografía*, n° 117, año 113, 2004, p. 197-209.

« *La vorágine*, mémoire littéraire du caoutchouc », Paris, in *Les Langues Néo-Latines*, décembre 2002, n° 323, p. 121-134.

« Rêve et réalité : Werner Herzog en Amazonie péruvienne », in *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, Dossier Cinéma et Histoire, n° 14, 2001/2, p. 175-190.